

Association lacanienne internationale
Préparation au Séminaire d'Été 2026
Étude du séminaire de Jacques Lacan, *Le Transfert*

Mardi 18 novembre 2025

Christian Rey, leçon III, à partir de la page 73, et leçon IV
Discutante : Marine Gérard.

Aussi loin que la mémoire puisse me porter il ne me revient aucun souvenir d'une œuvre littéraire polyphonique aussi réaliste que ce banquet de Platon. Je dirai même hyperréaliste. Hyperréaliste au point que l'on en oublie la permanence du conteur rédacteur de cette œuvre. C'est toujours Platon qui raconte et pourtant on entend Socrate, Agathon, Éryximaque et les autres, comme s'ils étaient au premier plan, comme si c'était eux qui nous parlaient. Hyperréalisme scénique, Lacan parle « d'illusion d'authenticité » : c'est réussi et à mettre également en regard avec ce que nous dit aussi Lacan (p. 107, leçon IV) : « Platon nous cache ce qu'il pense tout autant qu'il nous le révèle. » Hyperréalisme et dissimulation vont donc ici de pair, ce qui n'est pas pour nous surprendre.

En mon liminaire ce soir, je vais tout d'abord et rapidement sortir du cadre des leçons dont il me revient de faire la lecture mais cela me permettra d'en éclairer certains points.

En effet, je veux dire quelques mots à propos du prologue avec la rencontre entre Apollodore et Glaucon ce dernier qui racontera ce que lui a dit Aristodème seul présent au banquet. Apollodore va nous dire là diverses choses qui touchent directement notre travail à l'A. L. I. de cette année.

L'emprise par exemple : Apollodore a connu une vie d'errance, une vie possiblement creuse, dispersée en tout cas, dissoute peut-être et puis il est tombé sous le charme de Socrate qu'il suit maintenant pas à pas, jour après jour et dont il recueille le moindre dire. L'emprise donc, mais encore la jouissance. Apollodore nous dit ceci : « c'est un fait que parler moi-même de philosophie ou en entendre parler par d'autres est pour moi une jouissance surnaturelle. » (traduction de Léon Robin dans l'édition de La Pléiade.) Ce « surnaturel » m'évoquait le thème de ces anciennes journées de l'A.L.I. où il était question d'addiction à propos de la psychanalyse cette fois et où à la question « à quoi tu te choutes ? » Charles Melman répondait : « La psychanalyse est bien sûr une addiction grave surtout dans les bons cas, car elle est , comme chez les scientifiques sérieux , la passion du réel en tant que toujours il résiste au symbolique. » En cette passion, je crois que nous sommes nous, analystes, les descendants mais aussi, pourquoi pas, les frères d'Apollodore. J'ajouterai , en lien avec la leçon IV , que ce réel résiste aux mythes et même quand c'est Lacan qui nous en fabrique de « délicieux », je reprends l'adjectif choisi par Anne Videau. Alors je me demandais à ce propos : à quoi servent donc les mythes ? On entend bien sûr leur utilité pour Petit Hans dans sa perlaboration : ce sont alors des sortes de balises pourvoyeuses d'illuminations, d'éclairages tout au long d'une cure mais, pour nous, en quoi sont-ils utiles au progrès théorique de notre discipline et j'ajoute, mais c'est ce qu'on peut dire aujourd'hui, c'est ce qu'on peut dire après Lacan, qu'est-ce qu'un mythe sans la structure ? Sans doute pouvons-nous dire aujourd'hui : « pas de mythe sans structure. »

Platon-Apollodore nous dit encore ceci, qui éclaire peut-être les réactions au discours de Pausanias (rapportées dans la leçon du 7 décembre.) Je cite : « entendre au contraire d'autres propos, les vôtres particulièrement, ceux des

riches et des hommes d'affaires, à moi cela me pèse. Et vous, mes amis, je vous prends en pitié de vous imaginer que vous faites quelque chose d'important alors que vous ne faites rien du tout. » Alors, si Aristophane se tord de rire pendant que Pausanias parle, son fou-rire, probablement contagieux et partagé, est peut-être une réaction salutaire, pourquoi pas, en lien au caractère pesant et à l'ennui suscité par les propos de Pausanias. Hypothèse.

Ceci étant posé, je vais tenter de continuer le chemin si richement entamé par Alexis [Chiari] et Anne [Videau] et faire ma lecture donc à partir de la page 73. Nous allons rencontrer Phèdre puis Pausanias et je vais surtout m'attarder sur les points qui m'ont fait problème.

Lecture donc de Platon et, dans nos échanges de ces derniers jours avec Marine Gérard, que je remercie de nous accompagner, je disais que ce soir nous allions parler d'amour. Alors oui, parler d'amour mais de quelle façon ? Lacan à ce sujet remercie Platon de s'attacher à la science. En faisant parler Socrate, Platon nous demande de ne pas nous contenter de la doxa mais seulement de ne nous satisfaire que, je cite, « de ce vrai assuré, qu'il appelle *épistèmè*, soit la science, à savoir qui rend compte de ses raisons. » (page 80). Bien plus tard, dans le Séminaire *Encore*, Lacan nous dira que « parler d'amour est en soi une jouissance. » Platon, avec la science, nous coupe de cette jouissance. Et, je tenais à faire un parallèle avec le devenir de la sexualité selon Freud, dont les écrits de 1905 ont généré à la fois scandales et donné le trait à un si grand mouvement. Freud aussi nous a coupé d'une jouissance et d'une tendance à prendre la sexualité, par exemple, du côté de la grivoiserie, de la gaudriole.

Je vous propose donc un tel parallèle entre ces deux textes fondateurs.

Alors, alcool et libations aidant, sans doute que les convives du « tonus » (mot pour parler de carabins en fête) s'aiment à tout va et ce à hauteur de leurs imbibitions du moment. Mais pour leurs exposés, ils font ce qu'il y a à faire. Ils sont sérieux et professoraux. Ils ne se paient pas de mots. « Ici les mots ont leur pleine importance » , dit Lacan (page 81). Et Phèdre, lui, fait de la théologie, inaugurant peut-être là ce qui se poursuit aujourd'hui, par exemple dans la tradition chrétienne ou « parler de l'amour c'est parler de théologie. » Il est donc sérieux dans son progrès philosophique et théologique, ce dans le sens où ce progrès tend à éliminer les dieux, comme nous le dit Lacan (page 79) et j'associerai ce mouvement en quelque sorte avec ce que dit bien plus tard Lacan dans le Séminaire *Encore*, à savoir que « les théologiens sont les seuls athées conséquents. » Athées conséquents, ajouteraï-je, dans la mesure où ils exercent une lecture. Dans cette troisième, Lacan nous fait entrer dans cette fête, donc ce tonus , où, en quelque sorte, des toasts vont être portés à l'amour, fête brillante réunissant, semble-t-il, l'intelligentsia athénienne de l'époque et il nous présente ceux qui vont parler, (mais parler sans dialoguer), sans la moindre complaisance : Phèdre, l'hypocondriaque, Pausanias, très curieux personnage au discours dérisoire, Aristophane, le sycophante, le délateur, celui qui aura œuvré à la mort de Socrate. Phèdre va faire de l'amour un grand dieu et ce en s'appuyant sur Hésiode et en allant, de notre fait, chercher dans « Théogonie » on peut noter tout de suite que le discours , relativement à Éros, est pour le moins contrasté. Hésiode nous présente Éros comme étant très beau mais également comme celui qui rompt les membres et rend les hommes fous. Je cite : « Éros est l'amour qui rompt les membres et qui, de tous les dieux et les humains, dompte au fond des poitrines l'esprit et le sage vouloir. » Et , dès cette leçon du 30 novembre, Lacan nous indique la flèche du progrès de ce symposium : « La question dont il va s'agir, c'est de savoir

si oui ou non l'amour est un dieu et on aura fait au moins ce progrès, à la fin, de savoir avec certitude que cela n'en est pas un ». C'est-à-dire que Platon nous dirige, dirions-nous, vers une laïcisation de l'amour. Avec Lacan, donc, nous pourrons dire que ce mouvement est en lien avec la recherche d'une articulation signifiante, en lien avec le *logos*. Par ailleurs, Lacan va utiliser le terme « topologie » dans cette leçon en tant que, dit-il : « topologie foncière qui empêche de dire de l'amour quelque chose qui se tienne debout » Question : saurons-nous au fil du séminaire ce qu'est donc cette topologie foncière ? Question à suivre donc.

Mais en tout cas, il va être question de places . De substitution de places . De permutation. Et ce pour aboutir à une certaine hiérarchisation de l'amour. Dans ce que nous dit Phèdre, et au regard du jugement des dieux, tous les amours ne se valent pas ou, il serait plus juste de dire : toutes les conduites amoureuses ne se valent pas. Il y a la substitution métaphore réalisée « au sens littéral » (*dixit Lacan*) par l'épouse d'Alceste qui se sacrifie en s'offrant à la mort à la place de son mari Admete. Elle se substitue à lui pour satisfaire à la demande de la mort. Dans cette hiérarchisation, on oubliera Orphée qui se trouve être en relégation dans l'arbitrage des dieux : on le dit amolli, efféminé, ... En revanche, il y a l'affaire d'Achille, non documentée dans la mythologie répertoriée, en tous cas pas chez Pierre Grimal : affaire qui va être élue, portée en haut de l'affiche. Alors qu'il aurait pu connaître, disons, une retraite au coin du feu, Achille va tuer Hector pour venger son ami Patrocle et finalement suivre ce dernier dans la mort. Suivre donc. Et ce qui emporte l'admiration des dieux, c'est son comportement qui transforme ce personnage d'aimé en amant. L'aimé Achille se comporte enfin en amant. Sans doute se met-il là dans la position plus précaire qui est celle de celui qui désire. Et Lacan ensuite nous dit qu'il « rentre dans l'obscur » par le fait d'une formule qu'il mettra du temps, dit-il, à éclairer : à savoir que l'amour

est une signification venant à être produite par une métaphore où la fonction de l'*érastès*, de l'aimant, sujet du manque, vient à se substituer à la fonction de l'*éroménos*, de l'aimé (celui qui « a l'objet » ; ou qui « a quelque chose » pour reprendre le langage populaire.) ...

Devant l'obscurité d'une telle proposition, j'ai voulu me référer à d'autres exemples et il m'en a été rapporté un tiré de la littérature et trouvé chez Milan Kundera dans ce livre des années 80 que nous avons sans doute tous plus ou moins lu, plutôt plus que moins : *L'insoutenable légèreté de l'être*. Roman d'amour que cet ouvrage où nous est racontée justement cette transformation de l'aimé, disons un libertin, en aimant et ce, sous l'effet, nous dit l'auteur, d'une métaphore. L'auteur campe ce personnage d'un homme ayant voulu traverser un premier divorce dans l'enthousiasme et la fête et qui s'est bien décidé ensuite à défendre une position et une vie de célibat stricts. Il a mis au point le concept « d'amitié érotique » en lieu en place d'amour et la nuit il ne couche avec une femme que pour baiser. Alors pour résumer : disons que l'amour est cependant là qui guette et qui finit par lui tomber dessus. Vous connaissez l'expression « tomber amoureux » (*to fall in love*) ce qui indique plutôt une chute. Le « miracle » de l'amour, pour reprendre cette expression de Lacan, est engrené à un changement radical, et donc vertical, de place. Engrenage au sens où il n'y a plus de jeu possible. C'est une des femmes qui gravitent dans la constellation de cet homme, une plus acharnée que les autres, qui en vient à s'agripper à lui. À sa grande surprise, il constate un matin, au lever, qu'ils ont passé une nuit complète main dans la main. L'auteur insiste aussi sur la récurrence d'une sorte de fantaisie, d'imagination si l'on veut , qui vient à s'imposer à son personnage, lequel voit , en regardant cette femme endormie : « une enfant qu'on a mis dans une corbeille enduite de poix et qu'on a lâchée au fil de l'eau », au fil du fleuve. Mythe donc de Moïse. Mais pas seulement puisqu'il souligne la

fréquence pour beaucoup de mythes anciens de l'acte de quelqu'un qui sauve un enfant abandonné. L'auteur nous dit (et je me demandais s'il avait lu ce séminaire de Lacan) : « Thomas, (le personnage) comprit alors que les métaphores sont une chose dangereuse. On ne badine pas avec des métaphores. L'amour peut naître d'une seule métaphore. » Question : si métaphore il y a dans cette histoire, métaphore au sens de substitution de signifiant à signifiant, on pourrait alors proposer celle où le signifiant femme passe dans les dessous au profit du signifiant enfant. Proposition donc. À noter enfin, toujours dans cette leçon du 30 novembre, cette remarque de Lacan à propos plus généralement du couple hétérosexuel : « comme quoi Phèdre ne doute pas que ce peut être du côté de la femme qu'est le manque mais aussi du même coup l'activité. » Ce qui est donc le cas de notre héroïne très déterminée dans ce roman de Kundera. Et puis, en fin de cette leçon, Phèdre va passer le témoin à Pausanias. Pausanias, « personnage épisodique », je cite, « qui ne mériterait pas l'imprimatur de Platon » et dont le discours est d'emblée commenté par Lacan avec cette phrase : « le royaume des cieux est interdit aux riches. » On pourrait dire aussi dans la même veine : « il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche de rentrer dans le royaume des cieux. »

Alors il va se dire beaucoup de choses maintenant dans cette quatrième leçon (du 7 décembre). Lacan part de ce qu'il vient d'avancer, peut-être à la surprise d'ailleurs de ses auditeurs, savoir que l'amour comme dieu est réalité qui se révèle dans le réel (« les dieux sont dans le réel »), ce qui l'autorise à s'orienter vers cette « métaphore *érastès/éroménos* » et par surcroît à créer un mythe (« du réel nous ne pouvons parler qu'en mythe ») Par deux fois, il affirme qu'« il a le droit ». « Le droit », dit-il, de « matérialiser quelque chose ». Et là, je ne peux faire autrement que de lire cette création lacanienne dans son intégralité. C'est à la page 93.

Il est donc question d'une « main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la bûche – qui soudain flambe – , geste -de cette main – étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche. Mais quand, dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si, du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre et qu'à ce moment-là c'est votre main qui se fige dans la plénitude, fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe, ce qui se produit là, alors , c'est l'amour. »

Charles Melman nous disait qu'amour et désir n'avaient pas le même support. Qu'ils ne reposaient ni sur la même instance, ni sur le même lieu. Remarque n'étant nullement au préjudice de cette éclosion de l'amour dans la rencontre avec l'objet telle que Lacan nous la scénarise. Scénario de ce mythe où l'objet est donc matérialisé, positivé, pourrions-nous dire, et paraissant là, accessible, jusqu'à se brûler tout de même quand on l'approche. L'adjectif solidaire m'est apparu important sur ce point en son indication d'une interdépendance entre le geste, le désir en tant que mouvement, et son objet. Mais devant tant de matérialisation, il me semble que Lacan est tout de suite obligé de dire ceci, de commenter : « il est toujours inexplicable que quoi que ce soit réponde au désir. » Il veut soutenir qu'il n'y aurait pas de symétrie alors que deux mains se croisent en sens inverse. Et il précise à propos de ces deux mains : « d'un côté, c'est le mouvement vers l'objet, de l'autre il y a miracle. » « Nous ne sommes pas là pour organiser les miracles, nous sommes là pour tout le contraire, pour savoir. » Les miracles supposent habituellement une intervention divine mais ni Platon, ni Freud, ni Lacan ne se dirigent vers une telle étiologie. Nous dirions aujourd'hui que cette étiologie est pour eux à rechercher côté *logos*. Et si Lacan parle à certains moments, surtout peut-être au début « d'amour

pur », locution qui interroge aussi, ce n'est pas, comme ce que certains ont pu entendre ou d'après ce que j'ai pu lire, pour évoquer alors un amour dégagé de tout désir. En effet que serait un amour dégagé de tout désir sinon ce qu'en d'autres termes on nomme charité ? Charité soit : donner ce que l'on a. Définition qui fait séparation d'avec celle de l'amour, en tout cas avec Lacan.

Enfin, comme je l'ai dit, c'est Pausanias qui survient et qui, lui, va nous exposer une autre hiérarchie des amours, ce, cette fois, plus en sociologue comme dit Lacan, sur un repérage de classes sociales différentes tant pour les dieux que pour les humains. Chez les dieux, selon lui, où il y aurait donc deux Aphrodites totalement différentes. Une qui ne participe en rien de la femme, paraissant hors sexe, idéale en quelque sorte, l'autre, la Vénus populaire issue des amours que je dirais ancillaires mais j'exagère peut-être (et Pierre Grimal ne va pas si loin) entre Zeus et Dioné. Et qui correspond côté humain et terrestre à ces femmes sans doute du peuple, peut-être vulgaires, peut-être celles dont nous parle Freud et dont il nous dit qu'avec elles le travail analytique ne peut qu'échouer. C'est Freud qui nous parle ainsi de ce qu'il appelle « les femmes à passions élémentaires seulement accessibles à la logique de la soupe et des arguments des quenelles et qui refusent d'échanger le matériel contre le psychique. » Je cite ces remarques que l'on trouve dans « Observation sur l'amour du transfert » car, au-delà d'une typologie sociale brute façon Pausanias, Freud nous incite à nous orienter cliniquement, en situation de travail, avant de décider de commencer une cure avec tel ou tel patient. Donc avec Pausanias, il va être question d'amour supérieur, soit le haut du pavé des amours mais il va s'avérer qu'une telle préoccupation pour cette typologie tout de même manichéenne, ne va pas du tout être sans rapport avec un intérêt très clair pour les biens terrestres. Et si, c'est une proposition que je vous fais, si par

un jugement attributif à nouveau à l'encontre de ce malheureux Pausanias je puis vous fournir mes associations d'idées, je dirais que ce personnage me fait penser à celui de la chanson de Brassens, *Corne d'Auroch*. « Corne d'Auroch incapable de risquer sa vie pour cueillir un myosotis à une fille » dit la chanson. Soit je dirais un fonctionnaire de l'amour. Celui qui donne des conseils pour que l'amour dans le couple soit enfin durable. Notamment avec cette préconisation qui a traversé les siècles et qui consiste à, pendant une année, éloigner les fiancés, les amoureux afin de vérifier la bonne solidité de leurs sentiments. Celui aussi qui cherche le rapport profitable entre l'aimée et l'amant, nous dirions aujourd'hui le rapport gagnant-gagnant, ceci aboutissant à une acquisition d'éducation et de savoir pour l'aimée. Celui encore qui a la main sur Agathon, l'homme de prix. Celui qui généralement conseille de faire un choix soupesé par une évaluation sérieuse afin de trouver un objet aimé de qualité, de faire ainsi une acquisition avec un bon retour sur investissement et, à terme, de s'assurer ainsi une bonne retraite. Pour lui en tout cas, avec Agathon, dans un coin tranquille en Macédoine, nous dit Lacan.

L'idéal de Pausanias en matière d'amour, c'est la « capitalisation mise à l'abri ». C'est cette dernière remarque de Lacan associée à la vignette clinique personnelle qu'il nous donne en fin de leçon (au sujet de cet homme qui la nuit détache les bijoux du corps de sa femme pour les mettre dans un coffre-fort), qui m'a rappelé la phrase de Simone Weil : « si l'on savait ce que l'Avare enferme dans sa cassette, on en saurait, dit-elle, beaucoup sur le désir humain. » Simone Weil nous parle ici de la fétichisation en lien avec le désir humain au sens large, au sens où Lacan nous dit que « tout désir est pervers. » C'est ainsi que j'entends cette remarque de Simone Weil. Lacan, dans son commentaire de cette phrase de Simone Weil dans *Le désir et son interprétation*, leçon du 13 mai 1959, nous

dit que c'est « pour garder sa vie » que l'Avare renferme dans quelque chose, la fameuse cassette donc, l'objet de son désir. Cet objet se trouve être un objet mortifié, hors du circuit de la vie et cela fait écho à cette sentence de *l'Évangile de Luc* : « Qui veut garder sa vie, la perd. » Sentence qui me paraît mieux éclairer et d'une autre manière celle proposée initialement par Lacan en début de cette leçon.

Je passe sur tout ce qui est, dans le discours de Pausanias, recommandations de bonnes pratiques socialement acceptables, bonnes pratiques en amour ou plus justement en conduites amoureuses permettant de s'assurer des biens terrestres (Lacan parle de « perspectives calvinistes »). Chez Ovide dans *L'Art d'aimer*, les recommandations de bonnes pratiques ressortissent plutôt à ce que l'on appellerait aujourd'hui le courrier du cœur. « Comment faire grésiller votre couple quand la flamme se met à vaciller ? » etc. Avec Ovide, on est plus dans le registre du myosotis. En tous cas, et grâce à Kojève, Lacan finit par conclure que tout le monde rigole pendant le discours de Pausanias. Et spécialement Aristophane jusqu'à en attraper un hoquet qui l'empêchera de prendre son tour. Cela dit, Pausanias fait peut-être rire mais on a aussi le droit de ne pas le trouver très drôle, voire de le trouver ennuyeux (pour reprendre ici l'appréciation d'Apollodore).

Et en fin de cette leçon du 7 décembre, on va découvrir une intervention fort importante mise dans la bouche de Socrate. Tout d'abord, de la part de ce dernier, c'est la flèche du Parthe décochée en direct sur Agathon. Agathon exécuté nous dit Lacan, Agathon raillé et dont il est dit que son discours ne « vaut pas tripette ». Agathon vient de magnifier l'amour, d'en encenser les bienfaits, la beauté et Socrate l'apostrophe : « amour ... amour de quoi ? » « Quoi », pronom relatif désignant une chose, ce qui nous renvoie aux questions de Lacan dans la leçon précédente. « Car, aussi bien, ce qu'on

éromène, ce qu'on erre, ce qu'on mène, dans toute cette histoire du banquet, c'est quoi ? » Réponse à la page 87 : « C'est quelque chose qui se dit toujours et très fréquemment au neutre, c'est ta *païdika* soit au neutre les choses de l'enfant, l'enfant comme objet. » Ici, il s'agit d'*éroménon* le neutre et non plus d'*éromenos* l'aimé. Cet être de l'autre dans le désir, dit encore Lacan, n'est point un sujet. L'autre en tant qu'il est visé dans le désir est visé comme objet aimé. Avec cette intervention, ne disons pas interprétation, de Socrate, on passe, je cite : « de l'amour au désir ». Ce qui nous renvoie par exemple à l'épigraphhe sis en tête de la leçon : « Éros, c'est le désir redoublé. » On passe donc de l'amour au désir et, Lacan encore : « la caractéristique du désir, si tant est qu'Éros désire, c'est ce qu'il est censé porter avec lui. Le beau lui-même il en manque. » J'ajouterais : le bien aussi. Cette intervention est un tournant. Socrate aurait pu simplement se moquer du discours divinisant d'Agathon avec une répartie du style : « l'amour , soit l'infini à portée des caniches », ce qui n'aurait été qu'un simple contre, comme on dit en sport, avec à la clé un échange sans portée aucune. Avec cette question et ce pronom relatif indiquant le neutre, il se produit plutôt un décalage. Décalage en lien avec une visée autre, ce qui ne peut alors qu'entraîner une relance. À partir de là, comme dit Lacan, « quelque chose va commencer ». Et ces trois petits mots de Socrate auront alors suffit.

Pour finir, je ne puis m'empêcher de souligner le côté très aguichant des *cadas* de chaque leçon. Lacan termine cette leçon ainsi : « Et tout ce qu'il y a à dire sur la pensée de l'amour dans *le Banquet* commence ».

